

**M**on premier mort est une morte.  
J'ai dix ans.

De retour des vacances de la Toussaint, nous entrons dans la classe, surpris d'y découvrir Mère Odile Marie, la directrice du primaire. Derrière elle, le tableau vert garde les traces de craie du dernier exercice achevé l'après-midi de la sortie, effacé en hâte d'un coup de tampon sec. On devine encore quelques chiffres. Il n'a pas été nettoyé ce matin, à l'eau. La date du jour n'est pas écrite, en haut à gauche et en toutes lettres, soulignée d'un trait tiré à la règle.

La directrice nous regarde en silence. Elle ne coupe pas de sa voix autoritaire le brouhaha qui s'enhardit, s'amplifie tandis que nous prenons place derrière nos pupitres. Elle porte une longue jupe plissée sans taille, un cardigan gris boutonné laissant affleurer sa poitrine qui tombe juste au-dessus de son nombril. Un chignon gris, une croix en argent.

— Vous pouvez vous asseoir.

Raclements de chaises et chuchotements faiblissent.

La classe frémit.

Mère Odile Marie joint les mains, ferme les yeux un court instant.

— Votre maîtresse, mademoiselle Fayet... ne reviendra pas. Elle est au ciel, aux côtés du Seigneur. Elle est morte.

Après un moment de silence, les premières questions, les premiers pleurs éclatent et se propagent de rang en rang. L'effroi est contagieux.

— Quoi ?

— Mais... Elle était pas vieille !

— Elle est morte comment ?

— On va avoir qui comme maîtresse, maintenant ?

— Mais non, on devait lui faire nos exposés cette semaine !

Je garde les yeux secs, rivés sur Mère Odile Marie. Avec dans la tête l'image de mademoiselle Fayet, là, au même endroit devant le tableau. Son petit carré de cheveux translucides. Le teint très pâle rosissant à tout instant. Elle n'était là que depuis quelques semaines. Nous étions sa première classe.

— Allons, je comprends que vous soyez bouleversés. Nous le sommes tous. Je vais vous expliquer, vous êtes assez grands pour savoir... mais taisez-vous un peu ! Mademoiselle Fayet a souffert d'une rupture d'anévrisme. Une artère dans le cerveau – c'est comme une veine – qui avait gonflé sans qu'elle le sache et qui a fini par éclater. Elle n'a pas eu mal, c'est toujours une bonne chose, merci mon Dieu... Elle était très jeune mais c'était son heure. On ne choisit pas.

Mère Odile Marie finit par tirer la chaise pour s'asseoir au bureau de la maîtresse. De mon pupitre situé au deuxième rang, je l'entends murmurer comme en elle-même :

## L'ÉCHARPE OUBLIÉE

— Vous ne pouvez pas comprendre...

À peine assise, la directrice se relève. Elle nous fait signe de l'imiter.

— Nous allons prier pour elle, tous ensemble.

*Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur...*

Soudain, mon regard accroche une tache sombre, là-bas, sur le portemanteau à l'entrée de la classe. L'écharpe de mademoiselle Fayet. Je me souviens du jour où elle l'a portée pour la première fois, juste avant les vacances. Une écharpe tricotée au point mousse dans un ton de mauve.

Elle ne peut pas être morte puisque son écharpe est là.



# I

Juste avant Passy, le métro s'arrête, dans le noir au milieu des voies alors qu'à quelques centaines de mètres seulement la ligne devenait aérienne. « Panne de signalisation », annoncent les haut-parleurs. Incident technique... Je lâche le poteau métallique qui garde un instant la trace de mes doigts, replie mon bras en frôlant plusieurs têtes sans en toucher aucune malgré l'affluence. L'avantage d'être grande, surtout l'été dans la moiteur des rames.

L'incident aura duré dix minutes. Erwan, sa mère plutôt, a l'habitude d'arriver en avance. J'aurai à peine le temps d'ouvrir le cabinet. Sortant de la station Cambronne, je presse le pas.

Notre immeuble date des années 1930, en briques et pierres de taille. Une plaque à l'entrée signale notre présence : « Cabinet de Psychothérapie – Graphothérapie – 1<sup>er</sup> étage ».

Isabelle n'est pas là. Comme tous les mercredis matin, elle enseigne à l'École de psychologues praticiens non loin d'ici. J'allume la salle d'attente, inspecte les

toilettes, ouvre mon bureau, aère. Le dossier d'Erwan est déjà sur ma table, je l'ai sorti hier soir. Huit ans, CE2. Première rencontre en mars 2019 quand j'ai fait son bilan graphomoteur, suivi de séances hebdomadaires dont la dernière le 25 juin.

La sonnette ! Déjà...

Je désinfecte rapidement mes mains avec la solution hydroalcoolique qui jouxte le pot à crayons, et ferme la fenêtre.

— Claire !

Dans l'entrée, Erwan se jette dans mes bras. Sa joue gauche est percée d'une fossette qui se creuse et rayonne quand il sourit, et tout son visage rond s'éclaire. C'est bon de le retrouver, si détendu, confiant. Je le garde un bref instant serré contre moi avant de reculer, mes mains posées sur ses épaules :

— Tu as encore grandi cet été !

Sa mère, toujours discrète, acquiesce en souriant à son tour tandis qu'Erwan file dans mon bureau.

— On se voit à la fin de la séance ?

Elle acquiesce encore et entre dans la salle d'attente.

— Donne-moi tes cahiers, tout ce que tu as fait depuis la rentrée, et pendant que je regarde, raconte-moi tes vacances... C'était bien ?

Je n'ai pas grand-chose à voir mais hélas, les quelques lignes que j'ai sous les yeux confirment mes craintes. Erwan est un garçon appliqué mais les automatismes d'écriture peinent à se mettre en place. Ce

qu'on croyait acquis a tendance à disparaître dès qu'on interrompt les séances.

— Tu en as bien profité, je suis contente. Maintenant on s'y met, d'accord ? Et on commence avec ?

— Le grand 8 couché !

Erwan est assis devant mon bureau, face à moi. Il a bonne mine. Ses cheveux bruns sont coupés très court mais un épi en haut du front fait un début de houpette à la Tintin. Il est massif pour son âge, à la fois rond, potelé même, et grand et costaud. Il a presque des mains d'adulte. Motivé, il prend une feuille blanche sur la pile à côté de lui, hésite entre deux crayons en plissant le front, puis commence à dessiner un 8 horizontal sur toute la largeur de la page. Il repasse sur les boucles d'un geste ample, plus assuré, de plus en plus rapide.

— C'est très bien, continue à t'échauffer comme ça. Souviens-toi, il n'y a que le bras qui bouge, pas le corps qui danse ! Et ne relève pas ton coude, il doit *gliiiiisser* sur la feuille. Mais tu connais tout ça par cœur...

— Ben oui !

— Comment est ton poignet ?

— Verrouillé ! Clic-clac-il-est-fermé-à-clé !

— C'est bien ça, bravo ! Encore un peu... c'est très bien...

D'un geste vif, j'attrape au vol son crayon. Il lève la tête, dépité.

— Oh non !

— Ce n'est pas grave, Erwan. C'est juste pour te montrer que si tu ne tiens pas ton crayon, ça ne peut pas

marcher. C'est comme conduire une voiture sans tenir le volant. Tu dois le maîtriser.

— Mais un crayon, ce n'est pas un être !

— Un être ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben...

— Une voiture, ça n'en est pas non plus...

— Ah oui !

Je le laisse poursuivre un moment car je sais qu'il aime cet exercice simple qui permet d'entrer dans la séance. Il est maintenant très concentré. Ses doigts saisissent plus fermement son crayon. Sa langue pointe entre ses lèvres serrées.

— Super. On enchaîne avec le petit 8 couché.

Il déplace sa feuille pour dessiner dans un coin un 8 d'un à deux centimètres, passant et repassant d'une boucle à l'autre. Pour cet exercice, ce sont les doigts seuls qui bougent afin de développer la motricité fine. Erwan a plus de mal. Il fronce et défronce les sourcils. Sa langue s'échappe vers un côté ou l'autre de sa bouche, ou trouve refuge à l'intérieur d'une joue, raide comme un piquet sous une toile de tente.

— Mais respire, mon grand !

Il éclate de rire, pose son crayon et lève les yeux vers moi.

— Depuis que je suis venu avant les vacances... Tu en as eu combien, des mamies qui sont mortes ?

— ...

Il me regarde en souriant, sans embarras ni provocation, sans tristesse. Je me rappelle ma surprise, et la sienne, quand je l'avais vu sortir d'une chambre à Saint-André au printemps dernier. Il avait couru dans

le couloir avec le même sourire et s'était jeté dans mes bras. Un court instant je n'avais plus su où j'étais, ce que je faisais là. Seul importait ce corps d'enfant blotti contre le mien.

Je soutiens son regard et finis par lui répondre doucement mais fermement :

— Tu sais très bien que ce que je fais à Saint-André, ici, ça ne nous intéresse pas. Alors on continue et on va passer aux lettres rondes. Rappelle-moi, comment on commence un cercle ?

Il lève la main en répondant très vite :

— Comme un *C* !

— C'est ça, on attaque toujours de la même manière, par le côté – comme lui, je forme un *C* avec ma main levée – un *C* un peu crochu, tu vois, et hop, tu fermes !

Je prends une feuille et trace des lignes à la règle, sur lesquelles j'écris une première lettre : *a, o, q, d...*, et la lui tends avec un roller.

\*

Erwan est parti lire des BD dans la salle d'attente. Sa mère assise face à moi paraît très jeune avec sa queue-de-cheval brune, épaisse et lisse, son visage hâlé sans aucun maquillage. Je lui montre les exercices de copie du jour :

— Vous voyez, pour les *t*, là, je l'ai laissé faire. Il lève systématiquement la main en cours de mot. Même chose pour les accents ou les points sur les *i* alors qu'on a travaillé tout ça avant l'été. Quand j'interviens, il recti-

fie et tout va bien. Mais ce n'est pas spontané, ça lui demande beaucoup de réflexion.

Lever la main ou pas, allonger la queue des lettres pour éviter la compression, commencer ses lettres rondes au bon endroit... c'est fondamental pour la fluidité de l'écriture. Quand j'ai fait son bilan en première séance, Erwan a obtenu des scores très bas dans les tests de vitesse : entre 20 et 30 lettres par minute là où l'Éducation nationale en attend à son âge 50 à 80.

— ... Erwan est un garçon intelligent et volontaire. Je ne suis pas inquiète. Mais il n'arrive pas à automatiser son geste, d'où sa lenteur. Il faut aller plus loin maintenant, pour mieux comprendre ses difficultés. Il y a à l'hôpital de Garches un centre de référence des troubles des apprentissages qui est excellent. J'aimerais qu'il y aille pour une évaluation.

— Pourquoi ? D'après vous, qu'est-ce qu'il a ?

La mère d'Erwan me regarde avec l'intensité que je retrouve souvent dans les yeux de son fils. Lors de notre premier rendez-vous, elle m'avait dit gravement : « Je ne comprends pas pourquoi la maîtresse veut qu'il voie une graphologue... » Je lui avais expliqué que la graphologie n'a pas grand-chose à voir avec la graphothérapie – la rééducation de l'écriture. Quand elle entrave la bonne marche de la scolarité, l'écriture est souvent le signal d'alerte d'un trouble d'apprentissage, lui-même la conséquence d'un trouble du développement neurologique.

— Rien n'est sûr... Je pense à un trouble de la coordination, qu'on appelle aussi dyspraxie. Erwan a du mal à créer les automatismes qui aident à faire les choses sans

y penser. En gros, à chaque fois qu'il écrit, c'est comme s'il réapprenait à écrire. Il n'y peut rien. Ça lui demande beaucoup d'efforts et ça le fatigue énormément.

— Qu'est-ce qu'on peut faire alors ?

Inutile de l'affoler mais je sais déjà quel sera leur parcours du combattant. Je l'ai vécu avec ma fille cadette Charlotte, diagnostiquée dyspraxique en sixième.

— Erwan est jeune, c'est un atout formidable. Il a le temps de développer des stratégies de compensation. Pour l'instant, le plus important, c'est le rendez-vous à Garches. Il y a des mois d'attente mais je vous fais tout de suite un courrier pour un neuropédiatre que je connais bien. Ça devrait accélérer les choses.

En serrant la main de la mère d'Erwan, j'ai une soudaine envie de la rassurer. Lui dire que ma fille Charlotte va bien.

— Pour Garches, vous me tenez au courant, d'accord ?

\*

La brasserie la plus proche du cabinet ayant changé de propriétaire, on a décidé avec Isabelle de lui redonner sa chance. Arrivée la première, je m'installe au fond de la salle. Dans le miroir proche, j'observe les reflets châtain clair pris par mes cheveux pendant les vacances. Mes yeux marron semblent s'être éclaircis, eux aussi. Le visage plus lisse, reposé... Un instant, je me crois revenue en Espagne où l'été paraissait ne jamais s'arrêter. Je me penche pour récupérer la nouvelle carte sur

la table à côté quand Isabelle surgit et se laisse tomber sur la banquette, jetant près d'elle sac et cartable qui rebondissent légèrement.

— Hello Claire !

Isabelle a franchi la cinquantaine tandis que j'en approche mais l'écart apparent tient surtout à son refus de teindre ses cheveux. Mi-longs comme les miens, leur grisaille a l'aspect rêche d'une brosse métallique. Heureusement ses yeux verts et ses rides souriantes assouplissent son visage.

— ... Contente de me poser ! Grosse matinée aujourd'hui. Et toi ?

— Bien remplie aussi, finalement.

Après Erwan, j'ai reçu Mathis, Yohevin et Alexandre. Je dois encore voir Emma à 14 heures et ma journée sera terminée.

Je fais glisser la carte sur le côté.

— Alors, tes nouveaux étudiants, un bon cru ?

— J'ai l'impression. Encore quelques garçons de plus cette année, tant mieux !

Isabelle ne consulte qu'à mi-temps comme psychologue. Passionnée d'enseignement, elle donne des cours et elle en prend, depuis toujours. Combien d'années d'études au total... Quant à moi, ma profession de graphothérapeute est une vraie reconversion. Facilitée par une formation courte, complétée par un diplôme universitaire de « Psychopathologie des troubles intellectuels et cognitifs de l'enfant et de l'adolescent » à La Pitié-Salpêtrière. C'est là qu'Isabelle et moi nous sommes connues et qu'elle m'a proposé de partager

son cabinet. Une collaboration dont je me félicite tous les jours.

Je lui raconte ma séance avec Erwan.

— Ça y est, j'ai parlé de Garches à sa mère. Je lui ai dit que ça ne servait à rien d'attendre.

— Tu as bien fait.

Isabelle a réalisé avant l'été le bilan psychométrique d'Erwan, ou test de QI. La plupart de mes patients ont un « haut potentiel intellectuel ». Ils sont ce qu'on appelait surdoués ou précoces. Pour la moitié d'entre eux, le geste d'écriture est simplement immature, en retard sur l'intellect, et la rééducation portera ses fruits. Pour les autres hélas, une dyspraxie crée les difficultés. L'analyse détaillée des tests qui composent un haut QI global permet souvent de la suspecter. En constatant les limites de la graphothérapie et en adressant Erwan à Isabelle, j'aurai accéléré son diagnostic. C'est déjà ça...

Le garçon approche avec une ardoise où sont inscrits les plats du jour. Brochette de bœuf et aile de raie aux câpres. On testera les deux.

Je reprends le fil de la conversation :

— Erwan était en pleine forme, ça faisait plaisir à voir. Tu l'aurais vu... incroyablement plus ouvert et sûr de lui qu'il y a quelques mois ! Il m'a épatée en me demandant combien de mamies étaient mortes à Saint-André depuis notre dernière séance... Dit comme ça, franco ! Il n'était pas du tout perturbé, au contraire. ... Je t'avais raconté que je l'avais croisé là-bas un vendredi, non ? Il venait voir sa grand-mère.

— Je me souviens très bien.

Pensive, elle ajoute :

— Je ne sais pas comment tu fais pour y retourner toutes les semaines. Des patients compliqués, des situations dramatiques, j'en ai toujours connu. Mais ça, ça me dépasse...

Comme à son habitude, Isabelle a vite changé de sujet pour revenir à nos patients, le cabinet (la cage d'escalier de l'immeuble est dans un état qui lui fait honte), le quartier... Jamais rien de personnel. Je sais tout juste qu'elle vit avec un journaliste. Ils ont un fils unique qui habite Marseille. Jamais vu ni l'un ni l'autre. Tout comme Isabelle n'a jamais connu Vincent, mon mari, mort d'un arrêt cardiaque il y a deux ans. Elle n'aura vu que son cercueil le jour des obsèques et rencontré brièvement mes filles. Maud et Charlotte, alors âgées de dix-neuf et seize ans. Même si j'apprécie notre relation professionnelle, respectueuse et complice, je regrette parfois de ne pas pouvoir évoquer avec elle ma famille. Celle qu'elle était et qu'elle ne sera plus jamais.

\*

Retour au cabinet. Dans le hall d'entrée de l'immeuble, Isabelle ouvre la boîte aux lettres :

— « Avis de passage ». Relevé des compteurs, vendredi 20 septembre.

— Tu vas devoir t'en occuper. Désolée...

Je ne suis jamais là le vendredi. C'est le jour de mon bénévolat à Saint-André.

## L'ÉCHARPE OUBLIÉE

Au pied de l'escalier, Isabelle pousse un soupir en hochant la tête, désignant du menton une fois encore l'état des murs. Après un dégât des eaux il y a un an, ils ont été grattés mais rien n'a été fait depuis. Ils sont bien secs maintenant... Et guère engageants pour nos visiteurs, c'est vrai. Mais j'aime leur surface un peu poudreuse, irrégulière, ces vestiges d'enduit et de peinture en plaques discontinues qui font une cartographie singulière. L'ensemble a pris un ton de pierre qui me rappelle ces églises byzantines de Cappadoce, où sur les murs d'une même teinte monochrome surgissent parfois des fragments de fresques, éclatants de couleur. J'ai toujours été émue par cette juxtaposition. Par ce qui a disparu et ce qui est resté. Laisant ma main glisser le long du mur, je monte à la suite d'Isabelle, reconnaissant du bout des doigts sur ce relief accidenté ses formes les plus marquées. Je pourrais les dessiner les yeux fermés.